

La N.R.F. (1^{er} novembre): « Vues sur l'Europe », par M. André Suarès. — « Démons », par M. L. P. Fargue. — De M. J. Wahl: « Connaître sans connaître ». — « Le premier congrès des écrivains soviétiques », par M. J. E. Poutermann.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra: reprise de *L'Etranger*, de Vincent d'Indy; *Rayon de Lune*, ballet de Mme Carina Ari sur la musique de *Thème et Variations*, de Gabriel Fauré; M. Paul Paray conduit *Stegfried*. — Porte Saint-Martin: première représentation de *Fragonard*, de M. Gabriel Pierné. — Galté-Lyrique: reprise de *Coups de Roulis*, d'André Messager; Trianon-Lyrique, reprise de *Véronique*, d'André Messager.

Heureuse quinzaine : au sommaire de cette chronique, pour des reprises d'importance ou des créations, je n'écris aujourd'hui que des noms de musiciens français. Y aurait-il donc quelque chose de changé depuis l'année dernière où les critiques déploraient unanimement l'invasion des scènes parisiennes par des ouvrages venus de tous les coins de la terre, mais tous aussi mauvais et d'inspiration musicale aussi basse? Vincent d'Indy, André Messager, Gabriel Fauré, Gabriel Pierné — tout de même, cela sonne mieux à nos oreilles que Franz Lehar, Romberg ou Friml, et la musique va comme les noms....

L'Etranger a été donné en 1903, à la Monnaie d'abord, puis, la même année, à l'Opéra de Paris. Rentrant de Bruxelles au lendemain de la première, Debussy écrivait aussitôt un article qui n'a pas plus vieilli que la belle et noble partition dont il célébrait la grandeur. Avec autant de netteté que de finesse, Debussy montrait dans l'ouvrage de Vincent d'Indy tout ce que, précisément, le temps en a, pour ainsi dire, dégagé. Car nul ouvrage, comme aucun homme, n'apparaît tout d'abord « tel qu'en lui-même, enfin, l'éternité le change ». Il arrive que la mode, le snobisme, égarent les contemporains et que la postérité s'étonne de ce que l'on ait trouvé obscures et mystérieuses des choses cependant fort claires :

Libre, écrivait Debussy, qui cherchera d'insondables symboles dans l'action de *L'Etranger*. J'aime à y voir une humanité que Vincent d'Indy n'a revêtue de symbole que pour rendre plus profond l'éternel divorce entre la beauté et la vulgarité des foules. Sans m'attarder à des questions de technique, je veux rendre hom-

mage à la sereine bonté qui plane sur cette œuvre, à l'effort de volonté à éviter toute complication, et surtout à la hardiesse tranquille de Vincent d'Indy à aller plus loin que lui-même.

Et c'est bien encore notre impression trente ans plus tard. Ici, tout est simple et grand et « un épanouissement complet orne d'inoubliable beauté une œuvre qui reste une inoubliable leçon pour ceux qui croient à cette esthétique brutale et d'importation qui consiste à broyer la musique sous des tombereaux de vérisme ». Changez le péril ; remplacez-le par — mais au fait, de quel mot appeler la brutalité d'importation étrangère, elle aussi, dont nous souffrons si fort ? — changez donc ce seul mot et voyez comme le jugement de Debussy reste valable. L'autre soir, à l'Opéra, nous recevions cette impression d'inoubliable beauté ; et, si connue que fût l'œuvre, si fidèles que demeuraient nos souvenirs des reprises antérieures, c'était comme une création à laquelle nous assistions. Je sais bien qu'une interprétation vocale et instrumentale admirable concourait grandement à nous donner cette impression ; mais eussions-nous pu la sentir si la musique n'avait pas conservé cette vertu si forte, et qui l'a gardée de tout vieillissement ? Si le drame, comme tout ce qui sort de la main des hommes, porte sa date, c'est par le symbole qui en fait le fond : si haut que l'on plane, on n'échappe point aux manières de sentir et d'exprimer ses pensées qui sont celles du temps où l'on vit. Toutes les grandes œuvres, et qui sont de tous les temps, sont aussi par quelque détail, de leur temps. Mais la musique de *L'Etranger* a jailli d'une source profonde : selon le mot de Beethoven, elle est venue du cœur et elle va au cœur. Cette belle sincérité, ce jaillissement spontané n'empêchent point qu'elle soit merveilleusement construite et orchestrée. Tout est fait de main d'ouvrier et l'artiste est un maître artisan, tout pareil à son Wilhelm du *Chant de la Cloche* : des « docteurs boursoufflés ont pu, après mûr examen, déclarer l'œuvre pleine de défauts » ; les années passent et comme la cloche de maître Wilhelm, l'œuvre, se couvrant à chaque reprise son manteau de poussière, sonne toujours aussi clair.

L'interprétation, disais-je tout à l'heure, est admirable. Il n'y a pas d'autre mot, en effet, pour qualifier pareil ensemble

où tout est digne de louange. L'orchestre, animé par M. Philippe Gaubert, traduit avec un élan et une délicatesse qui ne faiblissent à aucun moment les nuances les plus subtiles de cette grande fresque sonore. Tout est à sa place, dans la lumière qui convient, et c'est d'une précision minutieuse, mais qui ne refroidit jamais la chaleur de cette musique ; les chœurs (malgré des pages fort difficiles, comme celle du deuxième acte : « Dimanche, c'est dimanche, vive le vin... », avec son 5/4 suivant un 3/4) ont chanté sans faiblesse et fait honneur à M. Robert Siohan. Et puis surtout, les deux protagonistes, Vita et l'Etranger, Mme Germaine Lubin et M. André Pernet ont trouvé l'un et l'autre des accents inouïables, et l'un et l'autre ont marqué ces rôles d'une empreinte personnelle qui en fait une nouvelle et véritable création. Nul de ceux qui les ont entendus n'oubliera jamais M. André Pernet disant : « Adieu, Vita, le bonheur je te souhaite... Moi, je pars dès demain, car je t'aime, oui je t'aime l'amour et tu le savais bien !... » — ni Mme Germaine Lubin, évoquant la mer, « éternelle agitée... » Le mot sublime convient seul ici. Et l'un et l'autre ont montré pareille sobriété, semblable simplicité : par eux le symbole a pris son sens le plus largement, le plus simplement humain. M. Le Clézio fut André, le beau douanier fat et sot que Vita abandonne pour suivre l'Etranger. M. Le Clézio s'est montré chanteur vaillant et comédien habile ; il a été lui aussi naturel et simple et s'est gardé d'accentuer l'orgueilleuse sottise du personnage. Mme Montfort fut excellente dans le rôle de la mère de Vita.

Il y aura toujours des gens que la perfection même ne contente point : un spectateur des hautes galeries a protesté contre les coupures faites dans la partition. Il s'agit d'une scène supprimée par Vincent d'Indy lui-même lors d'une des dernières reprises, un passage qui faisait revenir avant la tempête le douanier, fier de montrer à Vita son nouveau galon. L'ouvrage ne fait que gagner à cette suppression une simplicité et une noblesse plus grandes. Mais pourquoi avoir coupé, aussi, la phrase qui explique le sens profond du drame ? Cette coupure-là, fort courte d'ailleurs, ne se justifie point.

Voici donc une magnifique reprise, qui fait grandement

honneur à M. Rouché. Elle a donné à deux artistes du plus haut rang, Mme Germaine Lubin et M. André Pernet, l'occasion de grandir encore. Et ce qui est peut-être plus admirable, c'est que tout ait été digne de ces deux admirables artistes-là.

§

M. Paul Paray, pour ses débuts au pupitre de l'Opéra, a conduit *Siegfried* que chantèrent avec un incomparable éclat M. Melchior et Mme Germaine Lubin. Il n'est pas douteux que M. Paul Paray montrera au théâtre les qualités qui ont fait de lui l'un des meilleurs chefs d'orchestre de nos concerts. Mais j'avoue avoir éprouvé une petite déception l'autre soir : la musique de *Siegfried* est pleine de feu, de jeunesse, de bravoure, et il m'a semblé que l'exécution, fort correcte d'ailleurs, restait lente et glacée...

Rayon de Lune est un ballet, une interprétation chorégraphique de *Thème et variations* de Gabriel Fauré, imaginée par Mme Carina Ari. La fille des Monts bleus et Rayon de Lune sont rivales et se disputent un jeune homme, et cette histoire est prétexte à danses voluptueuses, ardentes ou rapides tour à tour, selon les caprices de la musique. Mme Carina Ari, Mlle Camille Bos, M. Serge Peretti animent ce rêve avec beaucoup de talent : et la musique de Fauré orchestrée par M. D.-E. Inghelbrecht, est bien belle. Mais la mise en scène est terne et grise.

§

La Porte Saint-Martin a donné le *Fragonard* d'André Rivoire et de M. Romain Coolus, musique de M. Gabriel Pierné, créé à Bruxelles l'an dernier, au temps où les scènes parisiennes condamnaient à l'exil la musique française. Et *Fragonard* est un ouvrage exquis. Le livret — qui met en scène autour du charmant Frago la Guimard, sa maîtresse, Marie-Anne, sa femme, surnommée « la Caissière », la pimpante Marguerite, sa belle-sœur, et des amis et des amies, — est plein de mouvement, de malice, de drôlerie. Il sert de support à une musique délicieusement fine, enjouée, spirituelle et qui, sous ses airs espiègles, est la plus savante, la plus adroite, et

ce qui vaut mieux encore, la plus personnellement délicate des musiques. L'ouvrage est mis en scène avec un grand soin; l'interprétation qui réunit Mmes Jeanne Marnac, Simone Lencret, Germaine Charley, Louise Rousseau, MM. André Baugé, André Noël, Rey, Hirleman, est à la fois brillante et disparate. M. Frigara conduit l'orchestre avec une remarquable autorité.

Et tandis que M. Masson, qui de l'Opéra-Comique est revenu à Trianon, où il aura certainement l'occasion de rendre d'éminents services à la musique comme il le fit autrefois, donnait *Véronique*, M. Bravard revenu à la Gaîté, reprenait *Coups de Roulis*. Voici donc *Messenger* qui triomphe à la fois boulevard Bochechouart et square des Arts-et-Métiers. Nul ne s'en réjouit plus que moi, et il m'a paru que le public approuvait pleinement lui aussi le choix de M. Bravard. *Coups de Roulis* est une opérette gaie, spirituelle et amusante dont le livret et la musique sont pareillement dépourvus de grossièreté. M. Aquistapace, qui tient — et avec quel humour et quelle magnifique sûreté — le rôle du parlementaire en mission est irrésistible. M. Jean Worms est non moins bon en commandant du *Montesquieu*; MM. Robert Allard et André Gaudin ont de l'entrain et de la jeunesse. Les rôles féminins sont tenus avec moins d'éclat par Mlles Mary Viard et Mostova; mais la troupe est dans son ensemble pleine de zèle. Le ballet — assez inutile — est bien réglé et bien dansé par Mlle Hurm. M. Gresnier, au pupitre, défie les surprises de la mer.

J'ai, cet été, correspondu par l'intermédiaire du *Mercury* avec M. Bravard et je lui ai dit un jour que nous étions sans doute tout près de nous entendre. Nous voici parfaitement d'accord aujourd'hui par la grâce de *Messenger*, et c'est de tout cœur que je salue le retour et le triomphe de l'opérette française sur la scène de la Gaîté.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon d'Automne. — LA PEINTURE. — Le Salon d'Automne continue à remplir sa tâche qui est, en gros, d'enregistrer les progrès et l'évolution de détail d'un groupe de